

239 av. J.-C.
Les pirates
illyriens.

nemi mortel (vers 515). — Ils tolèrent même plus longtemps qu'il ne convient le fléau de la piraterie, la seule et unique profession qui, dans l'état des choses, puisse encore réussir le long des côtes de l'Adriatique; ils la tolèrent, malgré tout le mal qu'elle fait au commerce italien, avec une patience qui ne s'explique que par leur peu d'entraînement pour la guerre navale, et par la condition déplorable de leur système militaire maritime. Un jour pourtant, la mesure se trouve comble. Favorisés par la Macédoine, qui, en face de ses ennemis, n'a plus d'intérêt à protéger, comme au temps jadis, le commerce hellénique contre les déprédations des corsaires, les maîtres de *Scodra* [auj. *Scutari*] avaient réuni les peuplades illyriennes (*Dalmates*, *Monténégrins*, *Albanais* du Nord), et organisé la piraterie en grand : les nombreuses escadres de leurs légères *birèmes*, les fameux « *vaisseaux liburniens*, » battaient partout la mer, portant sur les eaux et sur les côtes la guerre et le pillage. Les établissements grecs dans ces parages, les villes insulaires d'*Issa* (*Lissa*) et de *Pharos* (*Lesina*), les ports importants de la côte, *Epidamne* (*Durazzo*) et *Apollonie* (au nord d'*Avlone*, sur l'*Aoüs*), avaient eu le plus à souffrir, et s'étaient vus assiégés à plusieurs reprises. Les corsaires allèrent ensuite s'établir au sud, à *Phœnicé*¹, la plus florissante ville de l'Épire : moitié contraints, moitié de bon cœur, les Acarnaniens et les Épirotes se joignant aux brigands étrangers, fondèrent avec eux une fédération armée et contre nature. Les rivages de la Grèce étaient infestés jusqu'à *Elis* et *Messène*. En vain les Étoliens et les Achéens, ramassant tout ce qu'ils ont de vaisseaux, s'efforcent d'arrêter le mal : ils sont vaincus en bataille rangée par la flotte barbare, renforcée de ses alliés grecs ; et bientôt les

¹ [Au nord-est de *Buthrotum* (*Butrinto*), à l'intérieur.]

corsaires s'emparent de l'île riche et puissante de *Corcyre*. Les plaintes des marchands italiens, les demandes de secours des *Apolloniates*, anciens amis de Rome, les supplications des *Isséens*, assiégés dans leur île, décident enfin le Sénat à envoyer à *Scodra* une ambassade. Les frères *Caius* et *Lucius Coruncanus* viennent demander au roi *Agron* de cesser ses déprédations. Celui-ci répond que, selon la loi illyrienne, la piraterie est métier permis, et que son gouvernement n'a pas le droit d'empêcher la course : sur quoi *Lucius Coruncanus* répond que Rome alors se donnera la peine d'enseigner une loi meilleure aux Illyriens. La repartie n'était point parlementaire : les deux envoyés, au dire des Romains, furent assassinés par ordre du roi, lorsqu'ils s'en retournaient, et *Agron* refusa la remise des assassins. Le Sénat n'avait plus à opter. Au printemps de 525, une flotte de deux cents vaisseaux de ligne, avec des troupes de débarquement, se montre dans les eaux d'*Apollonie* ; elle écrase ou disperse les embarcations des corsaires, en même temps qu'elle détruit leurs châteaux. La reine *Teuta*, veuve d'*Agron*, qui gouverne pendant la minorité de son fils *Pinnès*, est assiégée dans sa dernière retraite, et se voit forcée de souscrire aux conditions que Rome lui dicte. Les maîtres de *Scodra*, au nord comme au sud, sont ramenés dans les étroites limites de leur ancien territoire. Toutes les villes grecques sont rendues à la liberté, comme aussi les *Ardiéens* en Dalmatie, les *Parthiniens* non loin d'*Epidamne*, et les *Atintans* dans l'Épire septentrionale : il est interdit aux Illyriens de se montrer désormais avec une voile de guerre ou plus de deux voiles de commerce au sud de *Lissos* (*Alessio*, entre *Scutari* et *Durazzo*). — La répression rapide et énergique de la piraterie dans l'Adriatique y avait procuré à Rome la suprématie la plus incontestée, la plus honorable et la plus durable. Mais

229 av. J.-C.
Expédition
contre *Scodra*.

Conquêtes
en Illyrie.

ses vues vont maintenant plus loin. Elle veut s'établir sur la côte de l'est. Les Illyriens de Scodra sont faits ses tributaires. *Démétrius de Pharos*, qui a quitté le service de la reine Teuta pour se mettre à la suite des Romains, est installé dans les îles et sur les côtes dalmates à titre de *dynaste* indépendant et d'allié. Les villes grecques de Corcyre, d'Apollonie, d'Épidamne, et les cités des Atintans et des Parthiniens sont reçues dans la Symmachie romaine. Toutes ces acquisitions pourtant n'ont point encore assez d'importance pour nécessiter l'envoi d'un proconsul. Rome place seulement, à ce qu'il semble, des agents d'un rang inférieur à Corcyre et dans quelques autres villes, laissant la surveillance suprême aux magistrats qui administrent l'Italie¹.

Impression
que Rome produit
dans la Grèce
et la Macédoine.

Ainsi, après la Sicile et la Sardaigne, les plus importantes places de l'Adriatique furent aussi englobées dans le domaine de la République. Et comment eût-il pu en être autrement? Rome avait besoin dans la mer Adriatique supérieure d'une bonne station maritime qui lui manquait sur la rive italienne. Ses nouveaux alliés, et notamment les ports grecs de commerce, voyaient en elle un sauveur, et faisaient assurément tous leurs efforts pour obtenir sa protection définitive. Quant à la Grèce propre, non-seulement personne ne s'y trouvait

¹ On trouve mention dans Polybe (22, 15, 6, mal interprété par Tite Live, 38, 11 : cf. 42, 37) d'un commandant romain stationnant à poste fixe dans Corcyre : on en rencontre un autre à Issa, dans Tite Live (43, 9). On argumente aussi par voie d'analogie de la création bien connue du *praefectus pro legato insularum Balarum* (Orelli, 732) et du gouverneur placé à *Pandataria* (C. Inscr. n° 3323). D'où la conclusion que les Romains étaient dans l'usage d'envoyer des *praefecti* non sénatoriaux dans les îles peu éloignées. Ces préfets ont évidemment au-dessus d'eux un haut dignitaire qui les nomme et les surveille, le consul, à l'époque où nous sommes. Plus tard, quand la Macédoine et la Gaule cisalpine seront érigées en provinces, les îles seront attribuées à l'un des deux gouverneurs provinciaux : on verra même un jour les territoires dont il s'agit en ce moment, et qui forment le noyau de l'*Illyricum*, placés pour partie dans le domaine administratif de César.

qui pût élever la voix contre la République; mais tous avaient sur les lèvres l'éloge du peuple libérateur. On pourrait se demander si les Grecs n'ont pas dû ressentir plus de honte encore que de joie, lorsque, à la place de ces dix pauvres galères de la ligue Achéenne, qui constituaient alors toute la marine hellénique, ils virent entrer dans leurs ports les deux cents voiles des barbares d'Italie, accomplissant du premier coup la mission qui rentrait dans le devoir de la Grèce, et où celle-ci avait misérablement échoué. Quoi qu'il en soit, si honteux qu'ils pussent être devant ces étrangers à qui leurs compatriotes de la côte avaient dû leur salut, ils se comportèrent avec une parfaite convenance. Avec un empressement marqué ils reçurent les Romains dans la confédération nationale de la Hellade, en les admettant solennellement aux *Jeux Isthmiques* et aux *Mystères d'Eleusis*.

La Macédoine se tut : ne pouvant protester constitutionnellement les armes à la main, elle dédaigna de le faire par de vaines paroles. Nul ne résistait à Rome. Toutefois, en prenant la clef de la maison du voisin, Rome s'en est fait un ennemi : vienne le jour où il aura repris des forces et où luira l'occasion favorable, il s'empressera de rompre le silence. Si *Antigone Doson*, ce roi prudent et vigoureux tout ensemble, avait vécu davantage, il eût certes bientôt relevé le gant. Lorsque quelques années plus tard, le dynaste *Démétrius de Pharos* veut se soustraire à la suprématie romaine, recommence la piraterie, d'intelligence avec les *Istriens*, et subjugue les Atintans, que Rome avait déclarés libres, ce même Antigone fait alliance avec lui; et les troupes de *Démétrius* vont combattre à côté des siennes dans les champs de *Sellasia* (532) : mais *Antigone* meurt (dans l'hiver de 533 à 534), et *Philippe*, son successeur, jeune encore, laisse le consul *Lucius Aemilius Paulus* marcher sans obstacle contre

l'allié de la Macédoine. La capitale de Démétrius est prise et détruite ; et il erre en fugitif hors de son royaume (535).

219 av. J.-C.

L'Italie du Nord.

244.

Le continent d'Italie au sud de l'Apennin avait eu la paix depuis la reddition de Tarente, sauf une guerre de huit jours avec les Falisques (513), et qu'on ne peut citer que pour mémoire. Mais au nord, entre les régions de la confédération romano-italienne et la chaîne des Alpes, frontière naturelle de la Péninsule, s'étendait une vaste contrée où la domination romaine était à peu près inconnue. Au delà de l'Apennin, la République ne possédait que l'étroite zone qui va de l'*Æsis* (*Esino*), au-dessus d'Ancône, au *Rubicon* au-dessous de *Céséna*¹, ou ce qui compose aujourd'hui les districts de *Forli* et d'*Urbino*. Sur la rive méridionale du Pô (de *Parme* à *Bologne*), se maintenait encore la puissante nation celtique des *Boïes* ; à l'est, à côté d'eux, les *Lingons*, et à l'ouest (dans le duché de Parme), les *Anares*, deux petites peuplades clientes des *Boïes*, occupaient probablement la plaine. Là où celle-ci cesse, commençait le pays des *Ligures*, qui, mêlés à quelques races celtiques, se tenaient cantonnés sur l'Apennin, et allaient d'*Arezzo* et de *Pise* jusqu'aux sources du Pô, inclusivement. La plaine du nord, vers l'est, de *Vérone* à la côte, appartenait aux *Vénètes*, étrangers à la race celtique et d'origine illyrienne : entre eux et les montagnes de l'occident étaient les *Cénomans* (autour de *Brescia* et *Crémone*), ne faisant que rarement cause commune avec les Gaulois, et se mêlant plus volontiers aux *Vénètes*. Après eux venaient les *Insubres* (autour de Milan), la plus puissante nation des Celtes d'Italie, en rapports quotidiens avec les petites communautés gauloises ou autres éparses dans les vallées

¹ Selon les constatations les plus nouvelles et les plus minutieuses, le *Rubicon* ne serait autre que le *Fiumicino de Savignano*, dont le cours supérieur aurait d'ailleurs changé de lit.

des Alpes, et même avec les cantons gaulois transalpins. Ainsi les portes des Alpes, le fleuve puissant, navigable pendant cinquante milles [allemands, 100 lieues] de son cours, la plus grande et la plus fertile plaine de l'Europe civilisée, restaient aux mains de l'ennemi héréditaire du nom italien. Tout humiliés et affaiblis que fussent les Gaulois, ils ne subissaient guère que de nom la suprématie romaine. C'étaient toujours d'incommodes voisins, obstinés dans leur barbarie ; parcourant clairsemés les vastes plaines circumpadanes, à la tête de leurs troupeaux, et pillant de çà, de là. Il fallait s'attendre à voir les Romains s'emparer rapidement de ces campagnes. Aussi bien, les Gaulois avaient oublié peu à peu leurs défaites de 471 et 472 (II, p. 200), et se montraient déjà plus remuants. Déjà aussi leurs compatriotes transalpins, chose plus grave, recommençaient leurs incursions. En 516, les *Boïes* avaient repris les armes, et leurs chefs, *Asis* et *Galatas*, appelant les Transalpins à leur aide, sans y avoir été autorisés par la nation, on avait vu ceux-ci arriver en foule d'au delà des monts : en 518, une armée gauloise telle qu'il ne s'en était plus vu depuis longtemps en Italie, était venue camper devant *Ariminum*. Les Romains, beaucoup trop faibles alors pour tenter la chance d'un combat, conclurent une trêve, et pour gagner du temps laissèrent les envoyés gaulois arriver jusque dans Rome, demandant au Sénat l'abandon de la ville assiégée. On se croyait revenu au siècle de *Brennus*. Un incident se produisit soudain, qui mit fin à la guerre avant qu'elle eût commencé. Les *Boïes*, mécontents de ces alliés qu'ils n'avaient point appelés, et craignant pour leur propre territoire, se querellèrent avec les Transalpins, puis leur livrèrent bataille et mirent à mort leurs propres chefs : les Transalpins retournèrent chez eux. C'était livrer les *Boïes* aux Romains. Il dépendait de ces derniers de les expulser comme ils avaient

283. 282 av. J. C.

238.

Guerre gauloise.

236.

fait les Sénons, et de pousser tout au moins jusqu'aux rives du Pô. Ils préférèrent leur laisser la paix au prix de quelques sacrifices de territoire (518). Il se peut que Rome, se croyant à la veille d'une seconde guerre avec Carthage, ait voulu agir prudemment. Quoi qu'il en soit, l'affaire de Sardaigne arrangée, la saine politique commandait à la République la conquête immédiate et complète du territoire italien jusqu'aux Alpes; et la perpétuelle menace des invasions celtiques justifiait amplement une telle entreprise. Les Romains pourtant ne se pressèrent pas, et les Gaulois les premiers prirent les armes, soit qu'ils conçussent des craintes à l'occasion des assignations de terres faites sur la côte orientale (522), lesquelles pourtant ne les lésaient pas directement; soit qu'ils fussent convaincus de la nécessité d'une guerre dont la Lombardie serait inévitablement le prix; soit, ce qui peut-être est le plus vraisemblable, que ce peuple impatient et mobile se fatiguât de son repos et voulût se remettre en campagne. A l'exception des Cénomans qui, unis aux Vénètes, tinrent pour les Romains, tous les Gaulois italiens se coalisèrent, et renforcés des Gaulois des rives du Rhône, ou plutôt de mercenaires venus d'au delà des Alpes,¹ ils s'avancèrent, conduits par leurs chefs *Concolitan* et *Anéroeste*. On les vit bientôt aux pieds de l'Apennin au nombre de cinquante

¹ Polybe nomme ces mercenaires « les Gaulois venus des Alpes et du Rhône. » On les appelait *Gasates* (piqueurs, lansquenets) à cause de leur pique (*gasum*): les *Fastes capitolins* en font des *Germanis* (*Germani*). Il peut se faire que les contemporains, rédacteurs des *Fastes*, ne les aient connus que comme Gaulois, et que la dénomination de *Germanis* ne soit qu'une invention due aux élucubrations soi-disant historiques des siècles de César et d'Augusté. Que si, en réalité, le mot *Germanis* a été dès l'origine inscrit dans les *fastes*, — (auquel cas il faudrait y voir la plus ancienne mention faite de ce nom) — j'estime qu'il ne conviendrait pas d'interpréter la désignation de *Germanis* dans le sens postérieur du mot, mais simplement de la rattacher ici à quelque horde celtique. Notre conjecture serait d'autant plus acceptable, qu'à entendre les meilleurs philologues, le mot *Germani* serait celtique, et non germanique, et signifierait tout simplement les « crieurs »!

mille fantassins et de vingt mille hommes de cheval ou de char (529). Les Romains ne s'étaient point préparés à une attaque de ce côté, ne supposant pas que négligeant les forteresses de la côte occidentale, et sans se soucier de protéger leurs compatriotes dans ces régions, ils marcheraient ainsi tout droit sur la Métropole. Quelques années avant, une pareille horde avait de même inondé toute la Grèce. Le danger était grand; il parut plus grand encore qu'il ne l'était au vrai. Selon l'opinion commune, Rome se trouvait sous le coup d'une ruine inévitable.

Les destins avaient décidé que le territoire romain deviendrait sol gaulois! Détournant les grossières et superstitieuses terreurs de la foule par un acte de superstition plus grossier encore, le Sénat voulut accomplir l'oracle. Un homme et une femme de nation gauloise furent enterrés vivants dans le Forum. En même temps on fit de plus sérieux préparatifs. Des deux armées consulaires, comptant chacune vingt-cinq mille hommes de pied et onze cents cavaliers, l'une faisait campagne en Sardaigne, commandée par *Caius Atilius Régulus*; l'autre, sous *Lucius Æmilius Papus*, stationnait devant Ariminum. Elles reçurent l'ordre de se rendre aussi rapidement que possible dans l'Étrurie, déjà menacée. Pour faire tête aux Cénomans et aux Celtes amis de Rome, les Gaulois avaient dû laisser un corps d'armée en arrière. Les Ombriens, à leur tour, reçurent mission de se jeter du haut de leurs montagnes sur les plaines du pays des Boïes, et d'infliger à l'ennemi, jusque dans ses propres foyers, tout le mal imaginable. Les Sabins et les Étrusques devaient occuper et barrer l'Apennin avec leurs milices jusqu'à l'arrivée des troupes régulières. Une réserve de cinquante mille hommes resta dans Rome; et par toute l'Italie, qui cette fois mettait dans la république et sa défense et son salut, les enrôlements prirent tous les hommes valides; les approvisionnements, le matériel de

guerre occupèrent tous les bras. On s'était laissé surprendre, et il était trop tard pour sauver l'Étrurie. Les Gaulois trouvèrent l'Apennin presque sans défense, et se mirent à piller les riches plaines de la Toscane, où depuis si longtemps l'ennemi n'avait pas paru. Déjà ils sont devant *Clusium*, à trois jours de marche seulement de Rome, quand enfin l'armée d'Ariminum, conduite par le consul *Papus*, arrive et les prend en flanc, pendant que les milices étrusques, réunies sur leurs derrières après le passage de l'Apennin, marchent à leur suite et les atteignent. Un soir, après que les armées se sont retranchées, que les feux du bivouac ont été allumés, l'infanterie gauloise lève soudain le pied et rétrograde dans la direction de *Fæsulæ* (*Fiesole*); les cavaliers demeurés toute la nuit aux avant-postes, prennent la même route le lendemain matin. Les milices étrusques, campées tout près d'eux, ont vu le mouvement, et s'imaginant que les hordes barbares commencent à se disperser, elles s'élancent à leur poursuite. Les Gaulois avaient bien calculé : tout à coup leur infanterie fraîche et reposée apparaît en bon ordre sur le terrain qu'elle a choisi, et reçoit rudement les soldats de Rome qui accourent tumultueusement et fatigués par une marche forcée. Six mille hommes tombent dans ce combat, et le reste des milices se réfugie sur une colline où il va périr; mais l'armée consulaire arrive enfin, et dégage le corps compromis. Les Gaulois se décident alors à reprendre le chemin de leur pays. Ils n'ont qu'à demi réussi dans leur plan fort habile d'empêcher la jonction des deux armées de Rome, et de détruire d'abord la plus faible; ils jugent prudent, pour l'heure, d'aller mettre leur butin en lieu de sûreté. Choisisant une route plus facile, ils quittent la région de *Clusium* qu'ils occupaient, descendent dans la plaine, et remontent le long de la côte. Mais voici que tout à coup ils ren-

contrent un obstacle. Les légions de Sardaigne avaient débarqué à Pise; et comme il était trop tard pour aller fermer les cols de l'Apennin, elles s'étaient immédiatement remises en marche aussi le long de la côte, et dans la direction opposée à celle des Gaulois. Le choc eut lieu à *Telamon* (aux bouches de l'*Ombro*). Pendant que l'infanterie romaine s'avance en rangs serrés sur la grande route, la cavalerie, sous les ordres du consul *Caius Atilius Régulus* en personne, se jette par la gauche sur le flanc de l'ennemi, et cherche à donner au plus tôt avis de son arrivée et de son attaque au consul *Papus* et à la deuxième armée.

Un combat sanglant de cavalerie s'engage; Régulus y est tué avec nombre d'autres vaillants soldats : mais en faisant le sacrifice de sa vie, il a atteint son but. *Papus* a reconnu les combattants et pressenti les avantages d'une action commune. Il range aussitôt ses troupes en bataille; les légions romaines pressent les Gaulois de l'avant et de l'arrière. Ceux-ci se portent vaillamment à cette double mêlée; les Transalpins et les Insubres font tête à *Papus*, les *Taurisques* Alpains et les Boïes aux légions de Sardaigne : pendant ce temps le combat de cavalerie continue sur les ailes. Les forces des Gaulois et des Romains étaient à peu près égales, et la situation désespérée des premiers leur inspirait les plus opiniâtres efforts; mais les Transalpins, habitués seulement à combattre de près, reculent devant les javelots des *tirailleurs* romains; dans la mêlée ensuite, la trempe meilleure des armes des légionnaires leur donne aussi l'avantage; et enfin une attaque de flanc de leur cavalerie victorieuse décide la journée. Les cavaliers ennemis s'échappent; mais les fantassins pris entre la mer et trois armées ne peuvent fuir. Dix mille Gaulois sont faits prisonniers avec leur roi *Concolitan*; quarante mille autres restent gisants sur le champ de bataille. Anéroeste et ses com-

pagnons se sont donné la mort, selon l'usage celtique.

La victoire était complète : les Romains se montrèrent bien décidés à empêcher le retour de pareilles invasions par la conquête de toute la Gaule cisalpine. Dès l'année suivante (530), les Boïes et les Lingons se soumettent sans résistance. Dans la campagne de 531, les Anares en font autant : toute la plaine cispadane appartient aux Romains. Aussitôt *Caius Flaminius* franchit le fleuve (531) (non loin de *Plaisance*, dans le pays, nouvellement conquis, des Anares); mais le passage même et l'occupation d'une position solide sur l'autre rive lui coûtent des pertes énormes. Il se voit dangereusement acculé, le fleuve à dos; il propose alors aux Insubres une capitulation sotte ment accordée, et se retire librement. Toutefois, il n'est parti que pour revenir par le pays des Cénomans, et renforcé par leurs bandes. Les Insubres voient leur péril, mais trop tard; ils courent dans le temple de leur déesse prendre les *Enseignes d'or*, appelées « *les Immobiles*, » et marchent aux Romains avec toutes leurs levées, au nombre de cinquante mille hommes. Ceux-ci couraient des dangers; ils s'étaient encore appuyés à une rivière (l'*Oglio*, probablement); séparés qu'ils étaient de leur patrie par tout le territoire ennemi, et obligés de compter sur la coopération, dans le combat, et en cas de retraite, sur l'amitié peu sûre des Cénomans. Ils firent passer les Gaulois alliés sur la rive gauche : sur la rive droite, en face des Insubres, les légions se rangèrent en bataille. Les ponts avaient été rompus pour n'avoir pas à craindre une trahison des Cénomans. C'était aussi se couper la retraite : pour rentrer en territoire romain il fallait passer sur le ventre de l'ennemi. Mais l'excellence des armes et la supériorité de discipline des légionnaires donnent encore la victoire aux Romains, qui s'ouvrent la route. Leur tactique de combat avait remédié aux fautes stratégiques de leur

Les Gaulois
sont attaqués
chez eux.

224 av. J.-C.

223.

233.

général. Le soldat avait vaincu, et non les officiers; et ceux-ci ne triomphèrent que par la faveur du peuple, malgré le juste refus du Sénat. Les Insubres voulaient avoir la paix : Rome posa la condition d'une soumission absolue; or les choses n'en étaient pas encore venues à ce point. Les Insubres tentent de nouveau la fortune des batailles, et appelant à leur aide les peuplades du Nord qui leur sont apparentées, ils réunissent trente mille hommes, tant mercenaires qu'indigènes : l'année suivante (532), ils se choquent contre les deux armées consulaires, qui sont encore entrées sur leur territoire par celui des Cénomans. De nombreux et sanglants combats sont livrés, et dans une pointe tentée par les Insubres sur la rive droite du Pô contre la forteresse romaine de *Clastidium* (*Casteggio*, au-dessous de *Pavie*), le roi celte *Viridumar* est tué de la main même du consul *Marcus Marcellus*; puis après une dernière bataille, à demi gagnée par les Gaulois, et enlevée enfin par les Romains, le consul *Cnæus Scipion* emporte d'assaut la capitale ennemie, *Mediolanum* (*Milan*), dont la chute, suivie de celle de *Comum* (*Côme*), met un terme à la résistance des Insubres.

Les Gaulois italiques étaient abattus; et de même que les Romains, dans la guerre des corsaires, avaient fait voir quelle différence il y avait entre leur puissance maritime et celle des Grecs; de même ils montraient aujourd'hui qu'ils savaient défendre les portes de l'Italie contre l'invasion des pirates de terre, autrement que la Macédoine n'avait su protéger les portes de la Helade. On avait vu aussi l'Italie entière, en dépit des haines intérieures, unie et compacte en face de l'ennemi national, autant que la Grèce était restée divisée.

Rome touchait à la barrière des Alpes. Toute la plaine du Pô était ou soumise, ou du moins possédée par des alliés à demi sujets, comme les Cénomans

222 av. J.-C.

La Cisalpine
faite romaine.

et les Vénètes. Le reste était affaire de temps. Les conséquences allaient naturellement se produire, et la Cisalpine était en voie de se *romaniser*. La République agit diversement selon les lieux. Dans les montagnes du nord-est, et dans les districts plus éloignés allant du Pô aux Alpes, elle toléra les anciens habitants. — Quant aux nombreuses guerres qui se suivent en Ligurie (la première date de 516), il y faut voir plutôt des chasses à esclaves, et si fréquents que s'y rencontrent les actes de soumission des cités ou des vallées, la suprématie de Rome ne cesse pas d'y rester purement nominale.

221. Une expédition faite en Istrie (533) semble n'avoir eu pour but que la destruction des derniers repaires des pirates de l'Adriatique, et l'établissement d'une communication continue le long de la côte entre les conquêtes italiennes et les conquêtes faites sur l'autre rive. Pour ce qui est des Gaulois cispadans, ils sont voués sans rémission à l'anéantissement : sans lien, sans cohésion entre eux, ils se voient abandonnés par leurs frères du Nord dès qu'ils cessent de les soudoyer, et les Romains traitent ce peuple à la fois comme l'ennemi national et comme l'usurpateur de leur héritage naturel. Déjà de grands partages de terres avaient, en 522, peuplé de colons romains les territoires du *Picenum* et d'*Ariminum* ; on procéda de même dans la Cispadane. Il n'y fut pas difficile de repousser ou de détruire une population à demi barbare, peu adonnée à l'agriculture, et rarement agglomérée dans des villes à fortes murailles. La grande voie du Nord, construite quatre-vingts ans plus tôt, à ce qu'il semble, jusqu'à *Narnia* [*Narni*] par *Otriculum* [*Otricoli*], avait été récemment poussée (514) jusqu'à la nouvelle forteresse de *Spoletium* [*Spolète*]. Elle prend aujourd'hui le nom de *voie Flaminienne*, et va toucher à la mer en passant par le bourg forain nouveau, appelé *Forum Flaminii*

238 av. J.-C.

231.

240.

(non loin de *Foligno*), et par le col de *Furlo* ; puis longeant la côte, elle est conduite de *Fanum* (*Fano*) à *Ariminum*. Pour la première fois une grande chaussée régulière traversait l'Apennin, et joignait les deux mers. La République se hâte de couvrir de cités romaines le territoire fertile sur lequel elle vient de mettre la main. Déjà la forte ville de *Placentia* (*Plaisance*), fondée sur le Pô, en couvre et assure le passage : déjà s'élèvent et s'achèvent les murailles de *Mutina* (*Modène*), située un peu plus loin sur la rive droite, au milieu du territoire enlevé aux Boïes : déjà de nouvelles et immenses assignations de terre se préparent ; déjà les voies romaines se construisent jusqu'au cœur des régions conquises !... Mais un événement soudain interrompt tous ces grands travaux et toutes ces récoltes de la victoire !